

Maxime Durisotti

RIPAE ULTERIORIS AMORE

Mars 2008

Chère Madame,

Depuis avant-hier soir, le cœur des mélomanes du monde entier a cessé de battre, dans l'attente de nouvelles rassurantes de vous. Permettez-moi de joindre le témoignage de ma profonde et sincère sympathie au cœur de ceux que, j'imagine, vous avez reçus.

Sans doute le silence est-il le plus doux des baumes pour vos cordes blessées. Aussi j'aimerais ne vous faire parvenir qu'un court billet, afin de ne pas trop vous distraire du repos nécessaire. Je vous prie de m'excuser pour le temps que je vais vous dérober – non sans une excellente raison toutefois, puisque je veux vous apprendre en quoi nos destins sont liés.

Je suis peintre, et si mon talent et ma renommée n'égalent pas les vôtres, disons que j'ai toujours dignement vécu de mon activité. J'expose – ou plutôt j'exposais régulièrement dans quelques galeries, à Paris et en province et dans quelques villes d'Europe. Car depuis presque deux ans je n'ai rien peint de nouveau : un jour, en ouvrant la porte de mon atelier où étaient suspendues plusieurs de mes peintures j'eus une triste révélation.

J'avais pris l'habitude de peindre les images dont je rêvais la nuit – disons que ce travail s'était imposé à moi. C'étaient toujours des paysages sublimes dont le souvenir me mordait le cœur jusqu'à ce que j'en eusse rendu fidèlement l'âme par mon art : déserts de pierre rouges dont la perspective semblait sans terme, vallées vertes semées d'improbables châteaux forts, ou berceaux d'ombre

dans des campagnes dénuées... J'avais peint avec respect ces décors étranges, comme en un coffre on dépose un fragile trésor qui nous a été confié ; la peinture était pour moi un moyen d'honorer les présents de la nuit. Ce travail exigeait de moi une concentration intense et continue qui épuisait mes ressources vitales – mais c'était le prix à payer pour que je me sentisse libéré de la vision qui m'avait assiégé.

Ces vues, qu'une fois peintes je considérais d'habitude comme des contrées séduisantes, m'apparurent frappées d'une tragique irréalité. Je n'y vis que l'affabulation d'un rêveur maniaque, corps et âme tournés vers le rayonnement d'un soleil purement imaginaire. Je les examinai une à une, mais ne vis chaque fois qu'une construction fantasque et délirante, la grandiloquence inconsidérée d'un tout jeune peintre qui trahit l'impureté de son ambition, mêlée d'innocence et d'orgueil. Je refermai nerveusement la porte de mon atelier, assailli par le dégoût et la honte. Cette porte resta longtemps fermée, si bien que j'en vins à croire que je ne peindrais plus jamais. Je commençai à puiser dans mes économies, et bien que je vive très modestement – mes seules dépenses étaient destinées à l'achat de mon matériel – j'en épuisai bientôt tout le contenu. Cela ne me décida cependant pas à pénétrer dans mon atelier. La vue de mes toiles avait semé le désordre et la confusion dans mon esprit. Je repensais à ces longues semaines dévouées à chaque vision ; j'avais été le bras d'un désir incontrôlé et l'auxiliaire d'une invention irréfléchie – moi qui toute ma vie avais célébré ce que le temps fatigue et colore : poutres et parquets vermoulus, porcelaines craquelées, plateaux d'argent noircis ; rien ne m'avait plus fasciné que la tâche dans le miroir qui aspire le reflet dans son gouffre, le sentier qui s'estompe peu à peu dans le champ et rend le voyageur à l'errance ; j'avais obstinément démantelé l'édifice des prétentions humaines pour m'abandonner à l'amour du hasard et de la mort. – Toutes les chimères que j'avais défaites venaient de renaître. Sans compter que j'avais payé leur production de ma santé, glissant plus rapidement sur la pente de l'âge : mes yeux affreusement cernés ne distinguent plus que très mal les couleurs et les formes, mes muscles sont aussi lâches et secs que de vieux caoutchoucs et mes poumons qui ont trop respiré les essences et les détergents s'essoufflent au moindre effort inhabituel.

Il me faut avouer que j'ai plaisamment cultivé l'indifférence à mon égard, laissant jour après jour s'aggraver la ruine de mon être. Je m'abandonnai

honteusement à l'oisiveté ; mais le parfum du remords enivre et la paresse peut être un délicieux naufrage. Il y a peu à dire de ces pathétiques heures de ma vie, sinon que sans le savoir je vivais dans l'attente d'un de ces grands signes qui déterminent la vie d'un homme, ou corrigent pour de bon la trajectoire de son destin.

Comme il se doit, ce signe arriva de la manière la plus inattendue, lors d'une joyeuse causerie avec un ami. Le vin nous avait un peu égayés, et nous glissions légèrement d'un sujet à l'autre, goûtant moins les propos que la pure singularité de l'autre, sa fantaisie. Je ne saurais dire de quoi nous parlions quand m'échappa une phrase éclatante dont je fus moi-même surpris. Nous l'écoutâmes religieusement résonner dans l'air comme nous eussions contemplé un joyau qui me fût merveilleusement tombé de la bouche. Il me sembla que c'était le fragment d'un poème appris dans mes jeunes années, mais je ne pouvais nommer ni le titre ni l'auteur. L'idée que ma mémoire venait de prendre incidemment le contrôle de ma parole me plaisait assez ; ce lambeau d'une parole ancienne, soudainement remonté d'une poche oubliée de ma vie, s'était abattu sur le moment présent, gerbe d'eau fraîche et lumineuse.

Cette phrase m'obséda longtemps, pareille à un grelot qui eût roulé dans ma tête. Parfois je me la répétais à haute voix et la déformais de mille manières comme un comédien qui travaille son rôle, cherchant à ressusciter le rythme et le ton d'une musique enfouie en moi : peut-être la suite du poème surgirait-elle alors à son tour du fond de ma mémoire. Mes efforts furent vains, et bien que cette phrase ne quittât point mon esprit, l'horizon de clarté dont elle avait formulé la promesse s'était peu à peu dissipé. Il ne me restait plus qu'une chaîne de mots vidés, le cadavre sonore de la parole que ma bouche avait proférée. Auprès de ce corps sans vie je reconnus mon erreur : quelqu'un d'autre avait bien parlé par ma bouche, mais ce n'avait pas été le poète que j'imaginai ; le souffle d'une âme étrangère avait fait vibrer mes cordes, je n'avais été que le relais d'une parole lointaine. Je tournai mon esprit vers la pensée de fantômes esseulés, errants sur cette terre dans le dédale d'une dimension inconnue de nous ; ils y traînaient leur morne visage, cherchant obstinément à le tourner vers nous, épiant la sollicitude d'un regard qui les reconnaisse. Le signe attendu, bien qu'il se fût produit, demeurait un simple événement qui attendait qu'on lui donnât son sens.

J'en viens maintenant au motif de ma de ma lettre et vous prie par avance de me pardonner si j'évoque des moments dont la mémoire ne vous est pas heureuse. J'étais présent au concert durant lequel votre voix fut blessée. Je me souviens parfaitement de la robe violette que vous portiez, de la moire créée par les rubans de soie, de la lumière qui s'écoulait dans tous les replis de l'étoffe. Vous interprétiez ce si beau Lied dont le titre m'échappe, où l'âme du poète dit le bonheur d'être délivré de l'attraction terrestre. Vous déposiez les mots sur le flot de la musique avec une si grande délicatesse, chacun d'eux traversait l'air comme un nuage doucement emporté. Et d'un coup votre voix se déchira, et vous vous écroulâtes. Cet événement me fit l'effet d'une révélation. Quand j'entendis le chant se muer en râle, je compris que ce n'était pas ce qu'on appelle habituellement un accident vocal – d'ailleurs ce n'est pas une note particulièrement périlleuse qui vous fut fatale. Voilà ce que je crois : votre chant avait créé une brèche vers un autre monde, celui des esprits abandonnés dont je parlais. Vous ne donniez pas à entendre, comme on dit, une belle interprétation du Lied, une interprétation touchante. Non : vous avez rendu présente l'âme endormie à l'ombre de la musique et des paroles, vous avez offert la possibilité à cette âme tremblante de s'incarner, de montrer pleinement sa face – ce qui ne fut possible qu'au prix de vous. L'un de ces esprits errants avait saisi votre corps pour y faire une halte, et se délivrer d'un cri qui le hantait. Je venais d'obtenir la preuve effrayante que ce monde d'esprits désemparés existe ; ma plaisante rêverie venait de se métamorphoser en vérité aussi brutalement qu'une nuée qui par magie se fût faite marbre. – Je repensai ensuite à ces disparus que des soins funéraires inaccomplis avaient cloués à un siècle d'attente pénible aux abords d'un heureux séjour ; ils me parurent l'emblème idéal de ces esprits que je peine encore à nommer ; puis j'entendis grandir en moi le tumulte confus de leurs lamentations, l'âtre dont une flamme s'était détachée et avait volé jusqu'à ma bouche, et dont une autre venait de consumer votre voix.

En rentrant chez moi, je me dirigeai instinctivement vers mon atelier. J'ouvris frénétiquement la porte qui résistait, et j'embrassai d'un regard amoureux toutes ces toiles que j'avais reléguées. Je compris alors qu'une grande nostalgie était le revers de ces visions : il avait fallu qu'une âme fût profondément blessée pour inventer ces lieux et s'élancer vers eux avec une telle ardeur innocente, rêve répété d'une pure solitude, d'un glorieux renoncement au monde. Un grand remords m'étreignit le cœur à la pensée de

l'oublié dont la plainte avait tant de fois percé la frontière du monde des vivants : comment n'avais-je pas entendu sa prière plus tôt ? pourquoi l'avais-je bâillonné tout ce temps ? – Mon esprit est à jamais marqué par une béance, un puits où me pencher pour y dispenser le bienfait de mon écoute. Une prière s'est assemblée en moi, qui implore l'ombre plaintive de se faire entendre à nouveau. Je veux dévouer le peu de forces qu'il me reste à la continuation de son rêve dans ce monde ; puissé-je être l'humble passeur de ses aspirations, de ses regrets, de ses extases : les crépuscules et les aubes roses qui l'ont bouleversée, les calices jalousement refermés sur leur secret qui ont scellé en elle la certitude que beauté et vérité sont une, les carcasses pourrissantes qui lui inspirèrent horreur et répulsion. A la faveur de quelle saison sentait-il son âme s'envoler ? quels vins, quelles viandes, quels fruits réjouissaient son corps ? sur quelles hanches tentait-il d'épuiser son désir ? – Voilà que j'en parle comme d'un défunt... comme s'il s'agissait d'un parent que la vie ne m'eût pas donné l'occasion de bien connaître, et dont la mort ne m'eût laissé au cœur que l'amertume de voir tout un bras de ma vie disparaître à jamais dans l'inaccompli, l'impossible.

Au moment même où j'écris ces mots, un souvenir d'enfance me revient. C'était au printemps, vers dix ou douze ans ; j'avais suivi mon père parti se promener à travers un maquis à flanc de coteau qui domine la mer ; un instant d'inattention m'avait fait perdre sa trace, et je me retrouvai seul parmi les romarins, les cistes et les bruyères arborescentes qui ne tarderaient pas à éclore en généreuses gerbes blanches. Leurs branches agitées par le vent fouettaient mes jambes nues, et je peinais à marcher sur le sol caillouteux. Mais le plein soleil et le vent m'excitaient ; je savourais d'être invité et défié par la nature ; enfin mon plaisir était redoublé de n'être plus sous la vigilance de personne. Chaque pas était décisif ; j'offrais à chaque parcelle de nature la grâce d'être découverte par moi. Je me sentais *glorieux* ! – toute mon enfance tourna autour de ce mot, *gloire*, dont le sens précis m'échappait, mais qui désignait pour moi le seul horizon désirable de la vie ; ce mot des héros et des martyrs que j'avais tant de fois croisé dans les livres avait fait en moi une marque profonde ; il provoquait une vibration de tout mon être qui raffermissait la certitude que j'étais promis à un destin mémorable, qu'un jour je serais moi aussi couronné et célébré.

Quelque chose cependant vint m'arracher à l'ivresse de mon triomphe : je crus sentir une bête passer tout près de moi, derrière le mince rideau de branches qui tremblait encore. Je fus rendu à la peur et au remords par ce soupçon, mais toujours poussé par la curiosité je ne voulus pas mettre fin à mon aventure. J'avançai donc prudemment, sans autre indice que le frémissement des feuilles, le bruit secret d'un petit éboulement, le cri lointain d'un oiseau. Dévoué à tout ce qui frappait mon attention, je continuais de cheminer, impatient et anxieux de voir enfin surgir ce qui m'avait appelé. Je ne trouvai rien de grandiose au bout de mon chemin, mais à l'abri d'un grand arbre dont le feuillage filtrait les rayons puissants du soleil pour n'en laisser passer que la lumière d'une bénédiction, un spectacle qui me ravit : dans un écrin d'herbe, trois pierres de taille décroissante alignées presque parfaitement. Je m'accroupis auprès de l'étrange assemblage comme s'il se fût agi de braises rougeoyantes et entrai dans une contemplation béate ; j'ouvrais mon être à la présence rayonnante qui versait en moi le miel d'un bonheur inconnu. – Je jure que je n'eusse pas aimé un animal blessé avec plus d'ardeur.

Quand je fus revenu chez moi, je m'exerçai à reproduire sous une infinité d'angles l'alignement de ces trois pierres. Je sacrifiai mes aspirations héroïques à l'honneur de leur simplicité, au grand étonnement de mes parents et de mes professeurs de dessin. Je répondais à un appel, quelque chose sinon quelqu'un avait sollicité ma bienveillance. – Ce monde est un rivage où s'échouent tant de signes, les témoins de tous ces destins en mal d'incarnation qui demandent qu'on salue leur existence et qu'on sanctionne leur effort : une roche fendue, un ruisseau allègre qui vient se briser contre une pierre, l'étalement voluptueux de la lumière contre un coteau lointain ; autant de signes auxquels répondent des glissements de couches souterraines de mon être, autant de visages qui soulèvent pour moi leur masque d'invisibilité. Je suis cette eau où plongent les cormorans, et dont ils explorent les profondeurs à la poursuite d'une mystérieuse proie, prisonnière dans la vase de l'inconnu (n'est-ce pas la répétition du geste des premiers hommes qui, levant les yeux au ciel, se perdirent dans la contemplation des étoiles : dans ce qui n'était qu'un semis d'argent en suspension dans l'obscurité, des figures commencèrent à se laisser repérer ; nuit après nuit ces beautés persistantes s'ancrèrent dans les esprits, qui reconnurent les signes d'un vaste cryptogramme attendant d'être déchiffré : un lion, un taureau, un scorpion vinrent habiter le ciel ; l'un d'eux se fit poète pour

expliquer le patronage stellaire de chaque destin, un autre se fit peintre afin révéler la correspondance entre la configuration des astres et le dessin des corps). – Il arrive qu'à travers un épais feuillage on devine le coude d'un fleuve à quelques reflets argentés, et que ce faible indice déploie en nous le cours du fleuve entier, bond unique de la source à l'océan : la trace que j'admiraïs m'avait donné l'intuition que toute une vie avait passé là, cortège de mille aspirations contradictoires, de souvenirs heureux et de dégoûts, de songes et de remords. Pourtant, tel un char enflammé livré à la folie du vent ou à la colère d'un dieu, cette vie m'avait laissé un signe sûr, évident et simple comme le trait d'une flèche. – De la naissance à la mort, bien que dispersés au gré de mille contingences, nous ne sommes que l'éclosion d'un bras d'être, une flamme de vivre, un cri qui naît dans l'ignorance et s'étouffe dans l'horreur. C'est ce geste que je veux à retrouver, l'essor de cette flamme, la courbe essentielle de ce cri ; je rêve d'un trait de fusain vif, immense et large, sublime dénouement de la variété des expériences que l'esprit traverse et que la chair accumule comme autant d'emblèmes, de cicatrices, ou de trophées ; un seul de ces traits sera l'auberge de mille âmes. Je rêve d'une une vie toute entière résumée dans un ruban de satin que le vent fait danser.

Je vous rends au repos en renouvelant tous mes vœux de rétablissement et vous assure de mon admiration infinie. J'espère que ma lettre vous ouvrira à la connaissance des oubliés qui demandent audience. Vous êtes à la fois le passeur et le fleuve : ne retenez pas les ombres de votre voix, laissez-les fleurir à la surface de votre chant, sa rondeur ne doit pas être celle d'une barque vide. C'est à nous, peintres, musiciens, poètes, qu'il incombe de libérer ces otages de l'irrévélé.

.....

© Maxime Durisotti, 2008